



Eugene Rogan.- *The Fall of the Ottomans: The Great War in the Middle East, 1914-1920* (New York: Basic Books, 2015), 512p.

Concevoir l'historiographie comme un catalogage de faits passés est peut-être une façon de pousser le souci d'objectivité à l'extrême. L'historien ne retient dans ce cas que des événements documentés, enregistrés et dont la réalité historique peut être vérifiée à n'importe quel moment. C'est ce que Eugene Rogan semble vouloir faire. Il l'a fait dans un ouvrage précédent, qui a connu un grand succès. En effet, *The Arabs: A History* (Penguin, 2009) présente une narration des faits tels qu'ils pouvaient être notés par un observateur extérieur, des faits qui se déroulent dans la sphère publique, donc excluant les pensées, les interprétations que les uns ou les autres pouvaient avoir.¹ Le livre a séduit le grand public parce qu'il était facile et agréable à lire. Il a semblé offrir un excellent aide-mémoire, où étaient consignés les faits majeurs qui ont ponctué l'histoire des Arabes depuis une bataille qu'ils ont plus ou moins oubliée jusqu'à nos jours. Le plus remarquable dans cet ouvrage était deux idées qu'il avançait, d'une façon assez candide d'ailleurs: en premier lieu, que l'histoire des Arabes commence en 1516, qui a vu se dérouler une bataille décisive (Marj Dabiq, 24 août 1516), à l'issue de laquelle les peuples du Proche-Orient auraient perdu leur souveraineté au profit de l'État ottoman. Par la suite, la région aurait vu une succession de puissances dominatrices: les Ottomans puis des puissances européennes qui sont entrées en compétition pour le partage de la région, sans que la souveraineté puisse être récupérée. L'histoire des Arabes depuis 1516 se ramènerait donc à des épisodes d'un combat pour regagner la souveraineté.

Avec le livre sur la chute des Ottomans, Eugene Rogan passe d'un catalogue de faits liés à la trajectoire d'un groupe humain, celui des Arabes, à un catalogue établi autour d'un tournant important dans l'histoire du Proche-Orient: la fin de l'empire ottoman. Le découpage qu'il opère dans la succession des faits paraît raisonnable à première vue. Il commence en effet par évoquer la succession rapide de défaites militaires et de crises politiques que l'empire ottoman a connues avant la Première Guerre mondiale, au cours

1. En contraste avec cette façon d'écrire l'histoire, on peut renvoyer à l'ouvrage de Reinhard Schulze *A Modern History of the Islamic World* (New York: NYU Press, 2002).

des dernières décennies du XIX^{ème} siècle et de la première décennie du XX^{ème} siècle. L'énumération des faits à l'autre bout de la fenêtre historique choisie s'arrête aux conséquences immédiates de la guerre, sans s'étendre sur les développements majeurs que la région a connus avec la naissance de l'État national turc sur les cendres de l'empire ottoman et le rôle que Mustapha Kamal Atatürk a joué dans la fondation du nouvel État.

On pourra dire alors, et à juste titre, que l'historien est bien obligé de viser une collection particulière de faits situés dans le temps et dans le lieu, ce qui le conduit à procéder à un découpage dans le flux des événements auxquels il peut accéder, donc à assigner à son attention une date de début et un moment de fin. Son catalogue devient donc une sélection dans une masse, une sélection ou une séquence à laquelle il doit attacher un nom, et donc en faire quelque chose qui se situe dans l'histoire sans être en soi un événement comme les autres.

En passant de l'histoire des Arabes vers chute des ottomans, le déplacement esquissé au point de vue de l'espace-temps paraît relativement léger. Mais il appelle dès le départ un changement de perspective important. Quand on évoque la Première Guerre mondiale, on pense généralement aux grandes batailles qui se sont déroulées en Europe occidentale, plus précisément au nord-est de la France et en Belgique, où des confrontations très coûteuses en vies humaines se sont déroulées. Les horreurs de la guerre de tranchées sont bien restées en mémoire et leur caractère absurde est, pour les contemporains, bien difficile à imaginer. On oublie par là même que, si elle a été considérée comme guerre mondiale, c'est que des confrontations très importantes se sont déroulées dans d'autres parties du monde, notamment au Proche-Orient. Cette Première Guerre mondiale, à laquelle les Arabes ont massivement participé du point de vue humain, puisque des détachements substantiels ont été levés par les puissances qui contrôlaient différentes parties du sud et de l'est de la Méditerranée, évoque dans la mémoire collective des moments de répression exercée par les ottomans contre des figures de proue du nationalisme arabe naissant, joue pour les Arabes un rôle comparable à celui de l'inconscient freudien: elle est considérée comme la guerre des "autres" alors qu'elle a défini les modalités de leur existence en tant que juxtaposition d'États territoriaux. L'auteur estime qu'il est temps que cette guerre soit réintégrée dans la conscience historique des Arabes et que les changements qu'elle a introduits, notamment le découpage de la région en États territoriaux séparés après être demeurés pendant près de quatre siècles comme provinces d'un empire.

L'ouvrage commence par une récapitulation de la rapide succession de défaites, révoltes et massacres qui ont marqué la décomposition de l'empire ottoman vers la fin du XIX^{ème} siècle, y compris les dissensions internes qui opposaient un système de pouvoir hérité d'un autre âge à des forces politiques et sociales qui étaient sensibles aux causes de la déliquescence de l'empire et résolument décidées en faveur de réformes profondes. Une petite remarque faite en passant signale que l'empire se défendait mieux quand le sultan exerçait un pouvoir despotique et que l'octroi de libertés politiques ne semblait pas favoriser une meilleure résistance aux puissances et mouvements qui menaçaient l'empire et qui avaient commencé à le mettre en pièces. La remarque est présentée comme une observation d'historien, mais dont la portée aurait probablement mérité une argumentation plus détaillée.

Mais il y a plus. Un catalogue de faits passés peut faire penser aux chroniques rédigées par des auteurs d'autrefois. Mais il peut aussi faire penser aux reconstitutions de séquences de faits produites pour permettre à un tribunal de rendre un jugement. Tel un metteur en scène habile, l'auteur alterne des récits d'expériences individuelles avec des références à des actions politiques prises à l'échelle de l'État. Les reconstitutions deviennent ainsi vivantes et palpitantes faisant sentir au lecteur l'atmosphère très particulière, marquée par l'effondrement d'un ordre social qui avait tenu pendant des siècles, où des communautés ethniques et religieuses différentes menaient une coexistence généralement pacifique, en même temps que l'effritement d'une entité politique qui s'était maintenue face à un processus de démantèlement qui durait déjà depuis deux siècles.

Sur la série de massacres des Arméniens, l'auteur commence par affirmer qu'il s'agissait du premier génocide du XX^{ème} siècle, sans évoquer les paramètres juridiques attachés à ce terme ni les débats qui se déroulent à son sujet et sur ce qui peut ou ne peut pas être désigné par son moyen. A ce propos, l'auteur mentionne que l'empire ottoman avait dû faire face, tout au long du XIX^{ème} siècle, à la montée de mouvements nationalistes au sein de populations chrétiennes dans les Balkans, et que ces mouvements trouvaient immédiatement soutien et solidarité auprès des puissances de l'Europe occidentale et de la Russie. Par la suite, "En 1909, nombreux parmi les Turcs ottomans qui soupçonnaient les Arméniens d'être une minorité qui entretenait des ambitions nationalistes, et qui préparait sa sécession de l'empire. Les Arméniens constituaient un groupe ethnique distinct ayant sa langue propre, sa liturgie chrétienne et une organisation communautaire dans le cadre du système ottoman des millet ou communautés religieuses. Les Arméniens

réunissaient toutes les conditions requises pour constituer un mouvement nationaliste à l’instar de ceux qui ont émergé au XIX^{ème} siècle, à l’exception d’une seule: ils n’étaient pas concentrés dans une aire géographique. En tant que peuple ils étaient répartis entre les empires russe et ottoman et, au sein des territoires contrôlés par les Ottomans, ils étaient dispersés à travers l’Anatolie orientale, les régions côtières de la Méditerranée et les principales cités commerçantes de l’empire.”

Même si l’auteur relève que: “Entre 1894 et 1896 les Arméniens ottomans furent la cible de terribles massacres [...] Le voyageur et homme d’affaires britannique H. F. B. Lynch, qui voyageait dans à travers la région de Samsun [sud-est de l’Anatolie] à la veille des massacres a ainsi décrit les agitateurs arméniens: “L’objectif de ces hommes est de garder vivante la cause arménienne en allumant une flamme par-ci et par-là et en criant: au feu! L’appel est repris dans la presse européenne; et quand les gens viennent voir il est sûr qu’ils trouvent quelques agents turcs en plein dans le piège, commettant quelques abominations,” le chapitre consacré à l’“annihilation” des Arméniens souligne l’effondrement subi par les armées ottomanes sur trois fronts: au Caucase face aux Russes, en décembre 2014; au sud-est, en Irak, des armées composées en partie de contingents de soldats indiens encadrés par des officiers britanniques avaient pris pied et se préparaient à lancer une offensive en direction de Baghdad; et aux Dardanelles les armées alliées avaient réussi à planter des têtes de pont et leurs flottes amenaient des renforts en nombres substantiels. Par la suite, des expériences individuelles où arméniens (un prêtre en visite à des communautés des siens) et turcs (un docteur soignant des blessés de guerre) acquièrent la conviction que l’autre partie était vouée à leur perte et qu’il fallait se préparer au pire.

Dans l’ensemble, l’ouvrage récapitule les faits connus de la Grande Guerre, actions au niveau des centres politiques et extraits narrations relatives à des trajectoires individuelles comprises. Le récit historique paraît à la fois bien étayé et plein de vie. On peut néanmoins relever une certaine légèreté dans l’usage de notions essentielles, comme lorsque l’idée de souveraineté était évoquée à propos de faits ayant eu lieu avant l’avènement de l’État national dans la région, ou comme, dans le présent ouvrage, avec la notion de génocide. Il reste que l’auteur aura marqué un nouveau “coup” éditorial, où son talent de conteur lui permet de faire d’un travail académique un ouvrage qui en appelle à tous ceux qui aiment des récits bien écrits.

Il se trouve que dans le cas présent, concernant les confrontations de la Première Guerre mondiale au sud et à l’est de la Méditerranée, un roman historique en particulier pourrait constituer un complément au livre de

l'historien. En effet, *Birds Without Wings* de Louis de Bernières (traduction française *Des oiseaux sans ailes*. (Gallimard, Coll. Folio N° 4678) propose d'apporter un éclairage sur les mêmes données². Evidemment, le genre littéraire appelé roman historique se situe à l'opposé de l'histoire conçue comme catalogue de faits vérifiables. Là, il n'est plus question de vérification, puisque le romancier choisit un ou plusieurs événements pour tisser autour d'eux une trame d'actions, de réactions purement imaginés et décrits de façon à créer, chez le lecteur, une vision d'un passé imaginé. Toutefois, le lecteur trouvera dans ce roman non seulement une description détaillée des batailles dans les Dardanelles, mais une évocation qui remonte plus loin dans le temps des origines du conflit entre turcs ottomans et populations chrétiennes dans l'est et le sud-est européen, ainsi qu'une description soignée du fonctionnement quotidien du système des millet et des premières étapes de la montée en puissance de Mustapha Kemal Atatürk.

Abdou Filali Ansary

2. Voir Compte rendu de Houda Benmansour à propos de ce roman, 319-323.